

DISCUSSION

Eléments pour une synthèse sur la chronologie en céramologie (de la datation relative à la datation absolue).

Président de séance : A. FERDIERE

Alain FERDIERE : Il n'est pas évident de mettre un peu d'ordre et de hiérarchiser les différents problèmes de datation et de chronologie qui ont été abordés ce matin.

Une observation préliminaire : on a, peut-être, une vision un peu faussée avec les communications, très riches d'ailleurs, dans la mesure où les ensembles évoqués sont, d'une part, abondants et, d'autre part, dans un état d'étude très avancé ; ce n'est pas le cas, globalement, des études céramologiques dans toutes les régions. Pour l'essentiel, ces datations de contextes sont réalisées à partir de la céramique, laquelle est datée à partir des contextes... Nous nous trouvons donc dans un cercle parfaitement vicieux qui est pratiquement inévitable ; mais nous pourrions, de temps en temps, revenir aux bases, chercher pourquoi on date telle céramique de telle période, sachant que, souvent, les origines de datations sont des traditions orales (et locales), plus que des publications. Je pense qu'il serait important de reprendre, maintenant, en France, les éléments qui fondent réellement les datations proposées.

Il y aurait de nombreux aspects à traiter :

- la résidualité (objet de la première communication, de Robin Symonds) ;
- les dépôts primaires, les dépôts secondaires ;
- la présence et l'absence ; parfois c'est l'absence de certaines céramiques qui permet de fermer la fourchette chronologique ;
- les ensembles : ensemble clos, ensemble non clos ; mais finalement, comme on le disait, à l'instant, avec A. Desbat, tous les ensembles sont clos, à partir du moment où on fait de la stratigraphie, par la couche qui est au-dessus ; mais certains ensembles clos se révèlent être de mauvais éléments de datation comme, par exemple, les sépultures ;
- la quantité : un tesson n'a pas la même signification que 250 ou 600 vases, comme on l'a aussi indiqué tout à l'heure ;
- les types de contextes, c'est-à-dire les sélections de types qui ne sont pas forcément dûs à des problèmes chronologiques mais à des choix fonctionnels ;
- les références de comparaisons utilisées ; elles sont, parfois, recherchées à des centaines, voire à des milliers de km et n'ont pas toujours une très grande valeur locale...
- les autres éléments de datation, comme les monnaies. Cela a été observé à plusieurs reprises, les datations proposées par les monnaies sont, très souvent, en décalage (en général, plus anciennes) par rapport aux datations proposées par les céramologues.

J'ouvre la discussion, si vous en êtes d'accord, sur le matériel résiduel, dépôt primaire, dépôt secondaire.

Marie TUFFREAU-LIBRE : Je reviens sur la première communication (Robin Symonds) pour faire deux remarques.

Premièrement, on parle des aspects résiduels de la céramique sans définir quand cette céramique commence à être considérée comme telle ; le problème essentiel est que l'on ne connaît pas, pour beaucoup d'officines, en particulier pour celles de céramiques communes, la date d'arrêt des productions.

Le deuxième point concerne les aspects résiduels de la céramique en milieu funéraire ; on s'était déjà aperçu qu'il y avait un décalage assez considérable, de 30 à 50 ans au minimum, entre les céramiques et les monnaies ; avec une meilleure connaissance des répertoires régionaux, on s'aperçoit que de nombreuses céramiques déposées dans les sépultures sont résiduelles. Cela pose tout le problème de la datation en milieu funéraire ; on l'a bien vu avec la communication de Marc Feller qui montre (et c'est de plus en plus évident), avec l'exemple de la nécropole d'Oudenbourg, qu'une typologie fondée à partir d'une étude de nécropole, est sujette à caution. La comparaison du mobilier céramique de la nécropole d'Oudenbourg avec celui d'un habitat théoriquement contemporain permet de constater de nombreux décalages et qu'en fait, la nécropole peut être datée beaucoup plus tard, probablement du début du V^{ème} s. Les ensembles funéraires apparaissent donc comme des ensembles de plus en plus dangereux pour des études chronologiques de céramiques, ou, pour le moins, à prendre avec prudence et en pondérant les résultats.

Alain FERDIERE : Qui peut apporter des éléments sur cette question ?

Hugues VERTET : Au Congrès de Lezoux, la question avait déjà été posée : "que veut dire résiduel ?". On était resté dans un flou (pas) artistique. On risque de confondre céramique résiduelle avec céramique "pas cotée à l'argus", céramique "dépassée", céramique remplacée par des objets nouveaux ? Il faudrait peut-être trouver un autre mot. Chez les archéologues, tout est résiduel !

Alain FERDIERE : Il y a un consensus sur la signification de ce mot. C'est le matériel qui n'est pas contemporain de l'enfouissement, qui lui est plus ancien. Evidemment, cette différentiation est extrêmement difficile et c'est bien là tout le problème.

Robin SYMONDS : On construit des histogrammes et on voit, sur une courbe, à quel moment une céramique décline. Mais ce serait un peu magique de décider exactement quand une céramique n'est pas contemporaine du reste du contexte. C'est toujours à remettre en cause.

Armand DESBAT : La question la plus difficile est, en effet, de déterminer à partir de quel seuil on peut considérer un matériel comme résiduel. Lorsqu'on trouve énormément de Dressel 1, dans un niveau tibérien, il n'y a pas de

problème, tout le monde reconnaît qu'il s'agit de résiduel. De la campanienne à l'époque de Tibère, je crois qu'il n'y a pas grand monde qui va défendre qu'on en vend encore et qu'on l'utilise couramment. Lorsqu'on trouve, de la même manière, de la sigillée de La Graufesenque du I^{er} s., dans des niveaux d'abandon du III^{ème} s., il n'y a pas, non plus, de problème. La difficulté porte sur le matériel résiduel de 20, 30 ou 40 ans. Ce matériel résiduel, quelquefois, peut venir de phénomènes de stratigraphie ; dans les niveaux de Saint-Romain, on voit très bien que ce sont les tranchées de fondations qui vont puiser des céramiques dans les niveaux augustéens et qui les remontent dans les niveaux de Claude ; ce cas-là ne pose pas de problème. Il y a un autre type de matériel résiduel, celui du vase que l'on restaure et que l'on utilise 100 ans.

Bernard HOFMANN : En ce qui concerne la communication de Marc Feller, j'attire votre attention sur le groupe 1 de Hübener et la date d'apparition des premières molettes sur sigillées, en Argonne. Hübener a été prudent et a mis un point d'interrogation pour "avant 320". Cela nous incite à chercher des éléments datés plus anciens. La céramique ornée constitue une proportion relativement faible par rapport à l'ensemble des céramiques unies. Or, nous avons des céramiques unies argonnaises qui commencent à être diffusées dans les 20 dernières années du III^{ème} s. Evidemment, on a moins d'exemples datés pour les types les plus anciens et le groupe 1. Je pense qu'il y a déjà des céramologues qui peuvent prouver que des molettes argonnaises ont été produites avant 320.

Marc FELLER : J'ai précisé, tout à l'heure, que je ne voulais pas entrer dans ce débat (qui est déjà considérablement alimenté), dans la mesure où j'attends, pour en discuter, des ensembles fiables. C'est aussi une façon de fuir le problème.

Alain FERDIÈRE : Un des aspects que j'aurais pu évoquer, dans ma liste non exhaustive, est effectivement celui des siècles qui, comme chacun sait, n'existent pas : les III^{ème} et V^{ème} s.

Comment date-t-on des céramiques du III^{ème} s. ? A partir de quels critères date-t-on des ensembles du V^{ème} s. ? Quand on regarde les publications, les résultats sont assez surprenants.

Armand DESBAT : Les exemples que j'ai pris touchent le I^{er} s., c'est-à-dire la période où l'on connaît très bien la céramique. Il est évident que si l'on prend des exemples dans les II^{ème} et III^{ème} s., la fourchette n'est plus de 20 ans mais de 50. A moins qu'il n'y ait quelques importations qui donnent un terminus, je ne suis pas sûr de pouvoir distinguer une couche de 180 d'une couche de 240 ; c'est comme de distinguer une couche de la fin du I^{er} s. d'une couche du début du II^{ème} s. ! En posant des postulats, comme celui qu'on a posé, pendant longtemps, par rapport à Lezoux ("Lezoux s'arrête en 197"), on pouvait dire, quand on avait beaucoup de Lezoux, qu'on se trouvait à la fin du II^{ème}. Mais, maintenant, on sait que Lezoux produit au III^{ème} s. et, même, que des moules ont été utilisés longtemps après. Un exemple : un atelier de sigillée a été trouvé à Feurs. Qu'utilise-t-il comme moules ? Des moules de Lezoux ! A quelle époque ? On ne le sait pas. Peut-être, au III^{ème} s., utilise-t-il des moules de Lezoux du II^{ème} s. ! Dans ce cas, on va trouver du Lezoux du II^{ème} qui, non seulement, n'est pas du II^{ème} mais, en plus, n'est pas de Lezoux ! Et des ateliers de ce genre, j'ai peur qu'il en existe beaucoup, justement au moment où s'amorce le déclin des grands centres, comme celui de Lezoux. C'est un problème parmi d'autres. On voit ainsi que, même pour des périodes où on considère, sans doute à tort, qu'on peut dater des formes de sigillées à 5 ans près, on peut avoir cinq périodes de constructions à la même date ; cela devient un peu décourageant. Les statistiques peuvent aider ; avec la notion de "présence-absence", qu'une céramique soit présente à 2 %, sur un ensemble de 500 vases ou qu'elle soit absente, dans un ensemble de 100 vases, ce n'est pas significatif ; statistiquement, c'est la règle. Ce qui est exceptionnel, c'est qu'elle soit présente. Il faut mesurer l'importance de cette céramique. Un bon critère, pour le III^{ème} s., dans nos régions, est l'apparition de la sigillée claire C, mais elle est très rare. Si j'en ai dans une couche, je pourrais dire que je suis, au moins, après 230-240 ; mais si je n'en ai pas, je peux tout aussi bien être après 240. Qu'aurai-je comme élément de datation ? Du Lezoux, qui "dit" II^{ème} s.

Alain FERDIÈRE : Que pensez-vous de la proposition qui a été faite par Loïc Langouët et son équipe, en Bretagne, sur la possibilité de datation par un système qu'il appelle la "probabilité annuelle d'apparition des sigillées", notamment pour dater les sites par le matériel ramassé en surface. J'ai cru voir dans les graphiques présentés par Robin Symonds quelque chose d'un peu comparable, c'est-à-dire un effet qui permet de lisser les courbes.

Lucien RIVET : J'ai toujours un temps de retard, mais ce qu'a dit Armand Desbat me semble tout de même très caricatural. L'exemple que tu as donné signifie que, fouillant, tu ne trouves, primo, que des vases du II^{ème} s., secundo, que ceux-ci sont fabriqués au III^{ème}, tertio, qu'ils proviennent d'un autre atelier que celui de Lezoux. Cette illustration me semble un peu excessive ! Tu veux démoraliser la salle ?

Armand DESBAT : Il ne faut pas te laisser le privilège de la provocation !

Lucien RIVET : La céramique en question sera éventuellement associée à d'autres matériels, y compris à des monnaies. Quant à la sigillée claire C, dans les régions intérieures, je sais que, quand vous en trouvez, vous organisez une grande fête ; même sur le littoral méditerranéen, où il s'agit, tout de même, de son marché privilégié, on n'en trouve pas beaucoup. Donc, là encore, tu parles d'un fait assez exceptionnel.

Entre les sigillées à problèmes et la sigillée claire C, il y a certainement d'autres choses qui peuvent aider à la datation.

Armand DESBAT : Oui, mais quel est le faciès qui permet de différencier, avec certitude, une couche de 130 d'une couche de 180 ? J'ai cru, pendant longtemps, savoir les reconnaître et j'ai daté, mordicus, de l'extrême fin du II^{ème} s. des niveaux dont je me rends compte, maintenant, qu'ils peuvent être très en avant dans le III^{ème} s. En ce qui concerne les monnaies, à Saint-Romain-en-Gal, dans les niveaux où on a des indices très sûrs pour une datation milieu III^{ème} s., 50 % du matériel céramique est du I^{er} s. et la plupart des monnaies sont de la fin du II^{ème} s.

Marie TUFFREAU-LIBRE : Pour revenir sur les datations dans les III^{ème} et V^{ème} s., il est évident que c'est là que se posent les problèmes puisque les séries monétaires représentées sont celles des siècles précédents. Par ailleurs,

sur de nombreux sites, la sigillée est très faiblement attestée et a été datée, la plupart du temps, par les monnaies ; et on ne connaît pas exactement la fin de production des ateliers. C'est peut-être sur la céramique régionale, donc sur les céramiques communes ou les céramiques fines, qu'il faut essayer, peu à peu, d'établir des datations plus précises.

Didier BAYARD : Il me semble que, dans les communications, il y avait un absent de marque : l'archéologue ! On a entendu, bien souvent, la présentation d'ensembles intéressants mais rarement d'explications, suffisamment précises, sur la mise en place des couches qui ont livré le matériel, à part un ou deux exemples, notamment le cas de la maison de Fréjus où l'on a des céramiques qui ont été retrouvées en place ; là, effectivement, on est obligé de constater. Dans tous les autres cas, de toute évidence, il y avait une grande proportion de céramique qui provenait de niveaux plus anciens et remaniés. Or, je crois qu'il faut, dans la mesure du possible, en tout cas en ville, essayer d'élargir à un ensemble plus vaste pour affiner ces problèmes de résidualité, de mise en place du matériel. Il faut se poser la question de l'origine des remblais utilisés, parce que si on trouve de la céramique entre tel et tel niveau, c'est souvent parce qu'il y a un remblai entre les deux. Ce remblai provient de quelque part et, certainement pas, la plupart du temps, de niveaux vierges. Je pense qu'on peut commencer, au bout d'un certain nombre d'années, à avoir une bonne connaissance d'une ville, des grandes phases de constructions, des types de constructions, de leurs reprises, des couches et des niveaux dans lesquels on trouve le plus couramment ce matériel. Pour prendre le cas d'Amiens, on s'aperçoit qu'on a très peu de matériel dans les niveaux de circulation ; les gens vivaient dans des locaux très propres. On trouve le mobilier, en général, dans les couches de constructions ou dans les dépotoirs. Une sériation a été faite, depuis une dizaine d'années, qui permet de reconnaître trois ou quatre phases dans le III^{ème} s. Depuis, c'est la céramique du II^{ème} s. qu'on ne connaît plus ; on a beaucoup de difficultés à trouver des ensembles cohérents du II^{ème} s., à croire que les gens étaient encore plus propres que pendant la période de décadence du III^{ème} s. ! En fait, les dépotoirs du II^{ème} s. ont existé, au moment où la ville était la plus peuplée (dans des cours, dans des égouts ou dans des zones mal connues, mal définies), mais ils ont été complètement remaniés par la suite, repris au III^{ème} s et le matériel a été fragmenté. Dans un ensemble du III^{ème} s. on a toujours une proportion très importante de céramiques du II^{ème} s. Je crois qu'il existe un moyen de mettre en lumière l'importance de la résidualité, non pas de dire que tel ou tel tesson est résiduel, mais au moins d'indiquer le degré de résidualité, en tenant compte de la fragmentation. On ne s'est pas assez penché sur le degré de fragmentation des céramiques. Il y a un calcul très simple, quand on fait un peu de quantification, qui est de faire le rapport entre l'équivalent-vase et le nombre de tessons. Si on met ainsi en tableau un certain nombre de céramiques, des communes du III^{ème} s. et des sigillées, on s'aperçoit que la sigillée est toujours dans un coin du tableau, parce qu'elle est très fragmentée.

Alain FERDIERE : Je voudrais intervenir sur la communication de Lucien Rivet. Un des derniers exemples que tu as cités concernait un sol qui scellait une couche de remblai, dans lequel se trouvait des céramiques datables de la fin du I^{er}-début II^{ème} s. ; ce remblai avait fourni, par ailleurs, une monnaie de Faustine. En l'occurrence, ce n'est pas la datation de la céramique qui est en cause mais la datation du remblai qui, comme tous les remblais, ne contient pas, a priori, de matériel contemporain de son dépôt. Il n'y a aucune raison pour que les ouvriers qui ont travaillé aient pris soin de déposer, pour les archéologues, des objets contemporains du terrassement.

Lucien RIVET : Dans une communication, on ne peut pas tout dire. L'exemple évoqué illustre, pour l'archéologue, une des surprises possibles. Quand on fouille, on fait une expertise immédiate de la céramique et, la fouille une fois achevée, on est ainsi en mesure de donner, très rapidement, une datation. La monnaie en question était très corrodée. Il a fallu attendre un peu, quelques semaines, pour la nettoyer et l'identifier. C'est donc après un certain temps que nous nous sommes rendu compte du décalage chronologique. Ce type de surprise doit toucher plus d'un archéologue !

Armand DESBAT : Généralement, comme à Saint-Romain-en-Gal, on fouille des remblais, puisque les gens balayaient les sols ; on ne cherche pas à dater la céramique mais à dater un site. Le remblai est donc fondamental pour dater les phases de construction et d'abandon d'une maison ; il est bien évident que ce remblai contient des éléments résiduels mais on date la constitution de la couche à partir des éléments les plus récents. S'il n'y avait pas eu la monnaie, le sol de tuileau dont nous parlait Lucien aurait été daté du I^{er} s., alors qu'en fait il est peut-être du début du III^{ème} s. ! Ce cas est très fréquent et j'ai l'impression de ne fouiller que des remblais.

Pour les ateliers, prenons l'exemple d'une fouille, en Turquie ; on trouve un four à amphores rempli d'amphores. Evidemment, la première réaction est de dire que le contenu du four est la dernière production ; les amphores étant du III^{ème} s. av. n.è., le four est donc du III^{ème} s. av. Mais, poursuivant la fouille dans les niveaux de cendres indurés qui tapissent le fond du four, on trouve des estampilles du II^{ème} s. av. n.è. ; cela veut dire qu'on a comblé le four du III^{ème} s. av. avec des amphores produites un siècle plus tôt.

Dans le cas d'une fosse, il est fréquent que le comblement contienne un matériel bien postérieur à la date du creusement, mais on peut avoir un matériel qui est bien antérieur !. Lorsqu'on travaille en stratigraphie, avec des séquences, on peut corriger le tir ; mais lorsqu'on travaille sur un site rural où l'on n'a que des fosses, comme dans le cas du temple du Gué de Sciaux (Antigny, Vienne), la datation de la fosse peut s'avérer beaucoup plus difficile.

Alain FERDIERE : De manière générale, dans une stratigraphie urbaine, ce sont les apparitions de types qu'on peut distinguer, non les disparitions qu'on ne sait pas quand arrêter.

Lucien RIVET : Une question. La datation absolue existe-t-elle ?

Alain FERDIERE : L'absolu existe-t-il ?

Lucien RIVET : J'ai une réponse, pour fuir un peu les vrais problèmes. La céramologie est une science "molle" (et ce n'est pas la première fois que je le dis...). Notre position n'est pas celle de l'arithméticien pour qui deux et deux font quatre. Nous sommes dans un domaine qui met à notre disposition un certain nombre de données, mais

celles-ci sont loin de fournir un ensemble complet ; parallèlement, nous disposons d'un certain nombre d'outils qui sont loin d'être performants. Nous nous trouvons, en somme, dans la position du peintre qui sent le chef-d'oeuvre à sa portée, mais qui ne dispose, sur sa palette, que de trois ou quatre couleurs et d'un pinceau à deux poils... Nous sommes dans une position où on doit jouer le rôle de l'artiste ! Il faut faire au mieux avec ce que l'on a et, surtout, à mon sens, ne pas succomber à la déception sous prétexte qu'il y a des problèmes. Il ne faut pas avoir une position négative par rapport au terrain miné sur lequel on marche. Deux plus deux ne font pas quatre en archéologie ; à la limite, nous ne savons même pas compter. Nous ne disposons même pas de chiffres ou, du moins, nous devons savoir, à l'avance, que les chiffres que nous employons sont truqués. Il faut faire au mieux (ou au moins mal) ; il ne faut pas hésiter à dire, chaque fois que nous en avons la possibilité, que nous ne savons pas, que nous ne sommes pas certains.

Alain FERDIERE : Au mieux, on propose une fourchette, c'est-à-dire que nous datons, par exemple, à un quart de siècle près, entre 25 et 50 ; mais on a tendance à oublier que le dépôt d'une couche ne se situe pas, à la fois en 25 et en 50, mais à un point précis (qui peut être, d'ailleurs, 25 comme 50), entre ces deux dates et qui n'est pas l'ensemble de la fourchette.

Lucien RIVET : Le problème étant que cela peut n'être, ni 25, ni 50, ni entre les deux, mais 60 ou 80 !

Alain FERDIERE : Eventuellement, il peut y avoir des erreurs de datation, par ailleurs !

Robin SYMONDS : Que pense-t-on de mon idée de supprimer la sigillée de la Gaule centrale ?

Alain FERDIERE : En voilà une idée qu'elle est bonne !

Robin SYMONDS : C'est une autre façon d'aborder le problème : supprimer les schémas dont nous dépendons depuis des années ? Je propose, plus sérieusement, de dater quelques grandes fouilles actuelles de deux façons : avec et sans la sigillée.

Alain FERDIERE : Il y aurait nécessité à reprendre, sous la forme d'un simple catalogue, les ensembles qui ont été datés par autre chose que la céramique (pas forcément par les monnaies, d'ailleurs), par des raisonnements de chronologie relative, d'impossibilités, de contradictions, par un événement historique daté, etc. Si on ne passe pas par ce retour à la base, on continuera à tourner dans un cercle vicieux.

Bernard HOFMANN : Il est tout de même un élément dont on n'a pas parlé, qui est celui des diffusions géographiques dans des territoires dont on connaît exactement les dates à partir desquelles ils ont été occupés puis abandonnés. Ces données sont des éléments indiscutables. Il y a les exemples du limes germanique, celui de l'ensemble clos qu'est Pompéi, celui de la progression romaine en Forêt Noire qui permet de dater certains produits de Rheinzabern, et puis, mon cher Robin, celui de l'espace entre vos deux murs.

Didier BAYARD : Pour répondre à la proposition de Robin Symonds, il faut être extrêmement méfiant parce que les archéologues sont d'une ingéniosité redoutable. Quand il y a des problèmes, ils arrivent toujours à trouver une solution. Le meilleur exemple est dans son propre pays, dans les fouilles de New Fresh Wharf, le long de la Tamise, où il y a un ensemble de quais en bois parfaitement datés par la dendrochronologie ; la céramique est présente en grande quantité, avec des ensembles de Rheinzabern et de la Gaule centrale. Mais, comme il y a un problème de distorsion avec la céramique de la Gaule centrale, les auteurs, tout en restant prudents, concluent qu'il s'agissait de matériel stocké, devant être diffusé largement, dans les années suivantes, en Angleterre. Il faudrait, avec un exemple aussi favorable que celui de Londres, pouvoir résoudre cette question avant d'en attaquer de nouvelles.

A propos de l'intervention de B. Hofmann, on sait que les Allemands ont beaucoup travaillé sur les camps et c'est pour cela que la chronologie de Rheinzabern est assez connue. En ce qui concerne le limes breton, je crois qu'il y a quelques difficultés.

Robin SYMONDS : Nous n'utilisons plus la publication de New Fresh Wharf. C'était l'une des premières fouilles réalisées par le département d'archéologie urbaine du Musée de Londres ; c'était une fouille affreuse mais c'est une belle publication ! A vrai dire, il y a plusieurs problèmes, d'une part avec la chronologie des sigillées, d'autre part avec la dendrochronologie. Nous devons essayer de remettre en cause ces problèmes de la datation des quais avec des fouilles actuellement en cours. On espère disposer d'une datation complètement renouvelée. Un autre problème avec cette fouille c'est que la plupart des céramiques, qui paraissent arriver sur les quais de la Tamise, ne sont pas répandues dans la ville de Londres ni ailleurs en Angleterre.

En ce qui concerne ce que vient de dire B. Hofmann, à propos du limes breton, la datation des céramiques est aussi à remettre en cause car les résultats des études des années 1950-60 ne correspondent plus à ce que nous rencontrons aujourd'hui sur les sites urbains.